HAL
open science

Postface de Mémoires du terrain : enquêtes, matériaux, traitement des données.

Francis Manzano

To cite this version:

Francis Manzano. Postface de Mémoires du terrain : enquêtes, matériaux, traitement des données.. Mémoires du terrain : enquêtes, matériaux, traitement des données., Université Lyon 3 Jean Moulin, pp.371-380, 2013, Publications du CEL [Linguistique, dialectologie]. Nouvelle série., 978-2-36442-025-0. hal-00946659

HAL Id: hal-00946659

https://hal.science/hal-00946659v1

Submitted on 13 Feb 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Francis Manzano

Postface

Les 12 et 13 mars 2009, une vingtaine de dialectologues se retrouvaient à Lyon, à l'initiative du Centre d'Études Linguistiques (Équipe d'accueil 1663). Presque tous avaient travaillé directement à l'une de pièces du *Nouvel Atlas Linguistique de la France*, d'abord dans le cadre des opérations soutenues financièrement par le CNRS, puis au sein de plusieurs groupements ultérieurs, RCP, GDR, GRECO[1]. Plusieurs des participants travaillaient en outre à différents projets en cours, souvent complémentaires (THESOC, ALiR etc.).

La présente publication reprend les réflexions et travaux présentés durant ces deux journées. Quelques textes n'ont pas pu nous parvenir et une publication complémentaire pourrait intervenir ultérieurement.

Le choix d'engager une réflexion autour de la thématique « Mémoires du terrain : enquêtes, matériaux, traitement des données » visait assez clairement à ce que la réunion soit un temps de réflexion collective sur le bilan de la dialectologie en un siècle environ, sur la manière dont les enquêtes mais aussi les traitements de données avaient évolué à travers ce siècle, sur la valeur même du bilan et des données remontées du terrain, sur l'avenir de la géolinguistique et de la dialectologie, pour reprendre les termes qui font à peu près consensus[2].

Quelle vision les dialectologues ont-ils de leur propre famille scientifique ? de leurs origines, de leur fonction sociale, de leur place relative dans les sciences du langage et de la société, de leur rôle dans les sociétés globales du début du XXIe siècle ?

Va-t-on vers la fin de la dialectologie ? Ou cette fin s'est-elle en vérité déjà produite ? Ou bien cette fin s'éloigne-t-elle au fur et à mesure qu'on croît l'atteindre ?

---

[1] Cet historique des faits est en partie rappelé ici par Robert Chaudenson ou Jean Le Dû, par d'autres aussi plus partiellement et ponctuellement au cours des différentes communications.

[2] Les opinions des intervenants n'ont nullement été modifiées, modalisées par l'éditeur. Chacun reste ici responsable de ses propos. J'observerai simplement que les chocs, voire les contradictions sont souvent nécessaires pour qu'une évolution heuristique du champ soit vraiment possible.

Y a-t-il encore un avenir ? Mais dans ce cas, les dialectologues seront-ils prêts à le construire, le configurer, à démontrer l'intérêt des recherches qu'ils poursuivent ? Autant de questions et de débats soulevés en mars 2009 et à d'autres occasions, sur lesquels je reviendrai rapidement.

Certains de nos lecteurs jugeront peut-être que les lignes qui suivent sont un peu réductrices. J'en suis conscient, mais un espace de conclusion doit rester bref. Il faut aussi et surtout forcer quelque peu les raisonnements et la communauté des géolinguistes, sans quoi c'est la communauté universitaire et sociale qui le fera. Probablement les conséquences seront-elles alors sans doute plus violentes, en termes de pérennité, de recrutements, de crédits, de reconnaissance sociétale tout simplement.

Ces remarques, non exhaustives, seront faites en trois temps.

1. Origines et missions de la dialectologie

Ce n'est un mystère pour personne. En 2009 comme déjà depuis plusieurs années, la dialectologie, les dialectologues, s'interrogeaient sur leur place, leur rôle. En réalité, la dialectologie s'interroge depuis ses débuts. Derrière l'euphorie des premières entreprises, planait déjà la menace. À quoi servaient ces dialectologues suisses, français, européens, qui parcouraient les campagnes de la fin du XIXe à la seconde guerre mondiale ? Étaient-ils, comme on le voyait souvent, de simples collecteurs, vérificateurs, à travers la métaphore floristique qui revient souvent, par exemple sous la plume de Jaberg[3] (à propos de l'avis de Gaston Paris sur les travaux de Gilliéron) :

> Lui, qui dominait admirablement toutes les méthodes de la philologie romane, reconnut du premier coup d'œil la fécondité de l'idée nouvelle qui consistait à présenter sur des cartes géographiques, sortes de tableaux synoptiques, toute la flore dialectale d'un pays.

Au fond, dès lors, un pli est pris. Toute entreprise de dialectologie implique un dédoublement relativement clair. D'un côté, celui qui conçoit, de l'autre celui qui enquête. Il peut s'agir de la même personne, mais le plus souvent la séparation est physique, comme on

[3] Karl Jaberg. *Aspects géographiques du langage*. Paris, Droz (1936 : 12).

le voit dès l'ALF et comme le confirmera plus d'une fois le NALF. D'où cette idée réductrice, par la suite amplifiée, que les dialectologues font les enquêtes, savent les faire, mais peut-être ne savent faire que cela. C'est probablement injuste, mais l'évolution d'un paysage universitaire et scientifique se fait malheureusement avec de telles réductions[4].

Il y aurait donc quelque part des universitaires ayant un regard plus ample et savant. Des Paris, des Gilliéron, des Dauzat, puis des Gardette, des Séguy etc. qui ont une vue globale de ce qu'il faut/faudrait faire et de l'interprétation des données au sein d'un plan plus général et plus ambitieux[5].

Une autre réflexion taraude également le champ. Si herbier il y a, recueil floristique comme le suggérait Jaberg, jusqu'à quand fera-t-on des herbiers ? De plus en plus précis, de plus en plus détaillés, diversifiés, numérisés … À quoi bon pourrait-on dire si le programme d'ensemble est de moins en moins clair ?

*

Souvenons-nous. La mission initiale était de fournir à la « grande » linguistique comparative des langues romanes des matériaux réels issus du terrain et des langues régionales orales. Ce que l'on recherchait était au fond la photographie la plus exacte possible de l'ensemble des ramifications de la famille romane, réputée exemplaire tant par la connaissance diachronique qu'on en avait que par sa vitalité sur le terrain à travers notamment ces trois grands pays qu'étaient la France, l'Espagne et l'Italie. L'étude des patois allait compléter en un siècle la connaissance précise qu'on avait déjà des grandes langues de culture et langues nationales de la Romania[6].

On peut donc considérer que la mission était dans les grandes lignes réalisée vers la fin du NALF (pour la France du moins), par exemple et de mon point de vue, avec l'atlas remarquable des Pyrénées-Orientales (Henri Guiter), qui donnait une vision très épurée, quasi

[4] Voir plus haut, Chaudenson : 50,51.

[5] Ce clivage n'est certainement pas exclusif de la dialectologie. Plusieurs sciences humaines de terrain le partagent (le rapport au terrain est donc bien déterminant), par exemple l'archéologie qui a, parallèlement, ses concepteurs/analystes, ses fouilleurs, parfois réunis, souvent séparés. La distribution du pouvoir chez les dialectologues, les archéologues, les géographes etc. entre en ligne de compte, bien évidemment.

[6] Ces pays sont en effet exemplaires par la présence de grandes langues de culture, historiquement bien établies, nationales et/ou internationales, précisément des langues dont la connaissance allait être complétée par l'étude des « patois » romans. Dans ce lot, le Portugal joua un rôle moindre, car c'est connu, le Portugal est probablement le seul pays à peu près monolingue de la Romania.

phonologique, de la variation intégrale à travers toutes les communes d'un département, plus deux bandes également exhaustives côté languedocien et côté espagnol.

2. De nouvelles directions ?

Malgré tout, on peut voir que la dialectologie est au fond repartie depuis dans plusieurs directions. J'en indiquerai trois essentielles, mais sans doute en trouverait-on davantage dans le détail.

a) Celle des mesures, des quantifications, direction issue des réflexions de Jean Séguy et Henri Guiter dans les années 70[7]. Ces réflexions, auxquelles se réfère ici en partie l'intervention de Jean-Louis Fossat, sont toutefois restées à la marge et le terme générique produit durant la décennie 1970-1980 (*dialectométrie*) ne semble pas avoir rayonné dans l'ensemble de la dialectologie romane. Surtout, il ne semble pas avoir relancé cette dernière de manière décisive[8]. De telles directions se trouvent pourtant dans la prolongation de l'un des axes fondamentaux de la dialectologie, celui de l'étude des taxinomies, des classifications typologiques et des frontières de langues (rôle scientifique ancien et primordial plus haut rappelé par Jean-Philippe Dalbera).

b) Celle de l'extension romane. C'est le nouvel atlas roman, qui donne en fait l'impression que le poisson se mord la queue, comme si la dialectologie, désorientée à la fin du XXe siècle, était repartie, avec armes et bagages, vers le macro- après avoir épuisé ses loupes sur le micro-. Ceci n'est pas un jugement de valeur, car les méthodes ont changé assez profondément. On procède pourtant comme si le problème était un problème de focale ou d'exhaustivité, alors que

[7] Je pense notamment à leurs contributions respectives dans la *Revue de Linguistique Romane*, tome 35, 1971 (J. S. "La relation entre la distance spatiale et la distance lexicale", H. G. "Fréquences verbales dans les langues romanes") ; ou dans l'ouvrage de référence par ailleurs publié au CNRS en 1973 : *Les dialectes romans de France à la lumière des atlas régionaux* (contributions de Jean Séguy, Xavier Ravier, Henri Guiter, et de plusieurs directeurs de sections du NALF). Henri Guiter est en outre l'auteur de plusieurs études métriques remarquables (mais de faible diffusion) sur la « frontière » occitano-catalane.

[8] Ce qui ne signifie pas pour autant que la piste soit erronée. On a vu ici-même que la question des distances est reposée par le projet AMPER (Lai & Contini).

l'exhaustivité est à l'évidence impossible dans une telle matière.

c) Celle de la sociolinguistique. Que la sociolinguistique prolonge la dialectologie et replace l'ensemble au sein d'une linguistique « sociale » globale est à peu près évident pour tous. Depuis les premiers jusqu'à nous (différents textes le montrent encore dans ce volume), la famille des dialectologues travaille directement sur des corrélations entre langage et société, langage et objets, langage et espace physique etc. Le legs est profond et William Labov le soulignait il y a plusieurs années (*Sociolinguistique*, 1972-1976), estimant en somme que le programme sociolinguistique était en place 60 ans avant lui, notamment chez Louis Gauchat dans ses études sur les patois romans de Suisse.

Mais cette reconnaissance de la dialectologie par la sociolinguistique a aussi clairement montré les limites naturelles de la première comme de la seconde. Par exemple, dès lors qu'on passe d'un informateur principal à plusieurs (système labovien, inspiré de Gauchat et d'autres), comment ne pas voir qu'une étude sociolinguistique plus fine supposerait une multiplication des informateurs, non seulement en âges, mais aussi en fonctions, métiers etc. à la ville comme à la campagne. À nouveau pointe la vis sans fin, de proche en proche n'irait-on pas vers la société entière, l'espace géographique entier ?

Il y aurait donc quelque part et quoi qu'on fasse, nécessité de réduire avant de pouvoir modéliser. Cela pèse constamment sur nos disciplines. D'où aussi un sentiment inépuisable de culpabilité par rapport au réel pour qui fait les enquêtes et qui les exploite. Cette belle carte fixée dans l'atlas ou maintenant mise en ligne sur un serveur, n'est-elle pas seulement l'expression de ce qu'une équipe, des chercheurs, ont cru comprendre/entendre du réel ? Chacun sait à ce sujet les choix qu'il a dû faire, les solutions qu'il a dû adopter face aux problèmes. On le dit généralement en avertissement de l'atlas, de l'article ou du livre, mais la frustration reste de règle[9]. En réalité, cette frustration doit même s'imposer si l'on veut rebondir.

[9] L'opération achevée, apparaît souvent plus clairement ce que l'on aurait dû faire, ce qu'il faudra reprendre, préciser, modifier, dépasser ultérieurement. On pourra certes dire que toute science procède ainsi par tâtonnements ou ajustements successifs. Mais c'est très grave pour une approche intimement liée au terrain, c'est-à-dire à ces informateurs qu'on ne retrouvera plus, ou qu'on

Une remarque supplémentaire peut-être faite quant à cette réunion naturelle entre sociolinguistique et dialectologie à la fin du XXe siècle. Quand la sociolinguistique (*lato sensu*) s'est répandue durant la décennie 1970-1980 et par la suite, alors que les derniers atlas étaient publiés, un mouvement parut clairement. L'université, la recherche, produisirent de nouvelles spécialisations, régionales, thématiques. Voilà qu'à nouveau, on envoyait sur le terrain des gens issus de tel ou tel village, de telle ou telle vallée, dont la famille était spécialisée dans telle ou telle activité etc. On refaisait donc, certes sous une autre forme et probablement avec d'autres intentions, à peu près ce que le champ avait produit 100 ans plus tôt quand les professeurs de linguistique française ou romane envoyaient sur le terrain étudiants ou enseignants de la région à étudier en vue de constituer de nouveaux glossaires patoisants.

Nos disciplines ne seraient-elles pas tout simplement piégées par ce terrain qui change, condamnées à se reproduire comme un Phénix qui, à la longue, ennuierait passablement les décideurs malgré ses belles couleurs et ses résurrections successives ?

3. Trois paradoxes pour conclure

Ces différentes caractéristiques ou travers de la dialectologie, de la géographie linguistique, nous les connaissons en réalité parfaitement. Plusieurs communications lors de ce colloque les ont déplorées. Cependant, elles sont souvent passées sous silence ou minimisées. Une discrétion d'ailleurs normale, sans doute honorable, même s'il faut la secouer. Ce que nous faisons ou ce que nous faisons faire à d'autres, n'est rien d'autre qu'un travail sur la mémoire vive des sociétés qui se transforment. On aurait tort de se sentir coupable de cet acte, éminemment social, patrimonial, comme le souligne également Jean-Philippe Dalbera. Un acte qui, en outre, prend toute sa valeur quand les années ont passé, quand les pages de l'histoire se sont tournées. C'est toujours ce recul qui met le mieux en lumière le formidable apport de la dialectologie, pas le regard sur l'actualité.

retrouvera transformés dans des sociétés locales qui auront elles-mêmes changé. Imaginons une seconde que nous puissions aujourd'hui retrouver les campagnes arpentées par Edmont, Scheuermeier, Rohlfs et tant d'autres. Que de choses nous saurions à présent y faire pour en tirer le meilleur parti… Cela paraît donc la rançon inévitable d'un travail sur des matériaux vivants, il faut toujours en tenir compte.

Sans cet immense corps de données réalisé en plus d'un siècle, nous aurions sans doute une vision erronée du XXe siècle avant l'invention de l'enregistrement, avant la multiplication des images. Ces herbiers jaunis que nous appelons des atlas linguistiques nous présentent donc des données disparues ou que nous ne reconnaissons plus. Les critiques que l'on peut en faire sont nombreuses, c'est vieillot selon certains, c'est d'un intérêt scientifique à discuter, mais la mémoire est là et c'est surtout grâce à cela que la famille romane (notamment) est plus que jamais exemplaire dans le monde global.

Pour cet ensemble de raisons, toute société intelligente devrait anticiper dans la perspective du recueil des patrimoines, car les sociétés dont les patrimoines ne sont pas recueillis, valorisés, sont dans une bonne mesure des sociétés en danger. Patrimoines langagiers certes, mais aussi paysagers, culturels, comme le démontrent les études onomastiques que plusieurs d'entre nous envisagent naturellement.

*

Premier paradoxe. Un organisme international comme l'UNESCO donne de plus en plus de puissance à cette notion de patrimoine à protéger, à enregistrer pour le transmettre aux générations futures. Dans le même temps, non seulement la dialectologie recule partout en visibilité dans les pays européens qui l'ont portée, la France en particulier ; mais, pire encore, la linguistique diachronique, mamelle de la géographie linguistique, s'effondre dans les universités, là où en principe elle avait une place importante et constituait un vivier naturel pour des recherches linguistiques de terrain. L'avenir est assez sombre, le problème étant qu'arrivent et qu'arriveront ainsi de plus en plus de gens non formés à la typologie et à la diachronie des langues et pourtant sincèrement enthousiastes face à de telles recherches patrimoniales.

Il est probable que nous payons ainsi, plusieurs années après, le déport caricatural (mais compréhensible) du pendule scientifique du tout diachronique/externe vers le tout synchronique/interne, en dépit de l'irruption de la sociolinguistique à la fin du XXe siècle. Comme toujours, le risque est que l'on a de bonnes chances de se réveiller collectivement quand il sera trop tard pour corriger l'erreur de trajectoire.

*

On en arrive au deuxième paradoxe. Alors que la dialectologie est globalement victime de l'évolution du paysage des sciences du langage en Europe et en France en particulier, des modes aussi, différents pays dits « émergents », privés d'une tradition d'études diachroniques et géolinguistiques, se mobilisent au contraire pour les projets de recueil des langues parlées dans leurs territoires, non sans difficultés[10]. Il se trouve que Melissa Barkat et Élisabeth Motte-Florac évoquent plus haut un projet d'atlas linguistique du monde arabe. Elles ne sont pas les seules. Depuis plusieurs années déjà, certains linguistes tunisiens militaient pour un atlas linguistique de leur pays. Les choses ont très bien avancé, on peut se référer aux états produits par Salah Mejri[11]. De tels développements sont à verser au dossier[12].

Résumons un peu ce paradoxe. La dialectologie européenne, romane et française en particulier, est une lumière pour différents chercheurs dans les pays méditerranéens, ailleurs dans le monde aussi[13]. Beaucoup considèrent ce modèle comme particulièrement attractif, souhaitable, incontournable à terme, en partie reproductible[14]. Mais dans le même temps, Européens et Français voient très souvent les dialectologues et la dialectologie (quand ils les voient) comme des dinosaures, comme une époque révolue, une discipline archaïque qui n'aurait plus sa place dans le monde moderne. Qui se serait mise elle-même hors-circuit[15].

---

[10] Où l'on voit que la dialectologie est une école du respect de soi et des autres, une école de liberté tout simplement aussi. Le quadrillage des territoires européens n'a pas toujours été facile. Une dialectologie sous l'Ancien Régime eût été sans doute inconcevable, comme il y a peu, toute recherche de terrain était à peu près interdite dans des portions entières de la Méditerranée. L'exemplarité de la dialectologie française et romane repose aussi sur cette remarque.

[11] Notamment (2011 : 35-51), "L'atlas linguistique de Tunisie". *International Journal of The Sociology of Language*, n°211, et 2005, également cité par Barkat & Florac : 331.

[12] Autre illustration de cette re-jonction. Après avoir joué un rôle déterminant dans l'affirmation de la sociolinguistique (avec l'enracinement méthodologique que l'on a rappelé), William Labov a réalisé en collaboration un *Atlas of North American English : Phonology and Phonetics*, Berlin, Mouton de Gruyter, 2006, 318 p.

[13] En témoigne par exemple le succès de la *Societé internationale de dialectologie et de géolinguistique* (SIDG) dont certains d'entre nous sont membres.

[14] Du coup, les dialectologues français ont un rôle pédagogique, aujourd'hui encore. La demande de l'étranger devient en effet de plus en plus forte, ce qui est, on le comprend bien, signe positif et négatif en même temps. On rappellera qu'un processus du même genre fut lié à l'ALF et aux enseignements de Jules Gilliéron, déclencheur de formation de chercheurs étrangers à Paris, ces derniers porteurs de la dialectologie dans leurs pays respectifs. S. & R.-D. Pop en dressent une liste intéressante [pour 1883-1926], dans leur ouvrage déjà cité : *Gilliéron, vie, enseignement, élèves, œuvres, souvenirs* (1959 : 53-63).

[15] Un dernier pan, celui des militants. Depuis les années 1970-80 leur nombre s'accroit, en liaison avec la visibilité croissante des langues régionales au moment même où celles-ci paraissent perdre

*

Terminons par le troisième paradoxe.

Admettons que la dialectologie soit périmée, engageons alors une petite fiction. Fermons les centres, n'assurons plus de formation. Ce n'est pas très difficile compte-tenu du fait que la plupart des dialectologues « historiques » (une majorité de nos participants en 2009) sont sortis du système universitaire depuis 10 ou 20 ans ; et compte-tenu du fait que ceux qui les ont remplacés (au passage de plus en plus sociolinguistes, plus que géolinguistes) partent à la retraite en ce moment et dans les années qui viennent.

2020-2030, extinction naturelle, il n'y a plus de dialectologues. Sinon quelques dinosaures, pour reprendre ce mot. Ou encore quelques dialectologues nouvelle version par la force des choses, moins ou pas formés à la diachronie, aux méthodes d'enquête. Ils font ce qu'ils peuvent, ils ont en général comblé leur handicap initial, mais la fibre semble vraiment cassée.

2030-2050 et après, des voix se font entendre, de plus en plus nettement. Comment et pourquoi la recherche scientifique a-t-elle abandonné ces terrains de la transmission des langues et des patrimoines, alors que tout le monde se bat autour de nous pour réorganiser le monde à partir de valeurs universelles d'identité, de patrimoine, de culture, plutôt que de valeurs liées à la globalisation-mondialisation économique et culturelle ?

**

Malheureusement, c'est peut-être ce scénario qui se prépare. Il reste toutefois un espoir, celui d'une rapide prise de conscience collective, débordant de très loin dialectologues et sociolinguistes eux-mêmes. On ne manque pas de signes à ce sujet. Le fait notamment que la question des langues et identités en danger devienne sous nos yeux un sujet de préoccupation profond[16], qu'une demande apparaisse dans des zones du monde où l'on n'aurait pas soupçonné cela quelques années plus tôt, tout cela donc peut permettre dans les années à venir des conditions globalement favorables à une revitalisation des études de type dialectologique.

---

beaucoup de terrain. C'est un public nouveau pour la dialectologie, demandeur, mais assez souvent en porte-à-faux (pour des raisons qu'on ne peut aborder ici) avec la recherche universitaire.

[16] L'UNESCO, déjà évoquée, milite de plus en plus clairement pour la valorisation du patrimoine culturel immatériel (2003, *Convention pour la sauvegarde du patrimoine culturel immatériel*). Elle tend à le protéger et recense également les langues en danger par le biais d'un *Atlas des langues en danger* : http://www.unesco.org/new/fr/culture/themes/endangered-languages.

Probablement ces études repartiront-elles en priorité dans des zones à peu près vierges de ce point de vue, permettant à nouveau la réactivation de liaisons scientifiques naturelles avec l'ethnologie et l'ethnolinguistique par exemple.

Alors sans doute cette dialectologie romane, française, autre, curieusement reconnue et en même temps minimisée, redeviendra l'une des références des sciences du langage et de la société.

***

Il me reste à remercier l'ensemble des collègues, chercheurs et militants des langues régionales, communicants ou non, qui ont permis en 2009 une rencontre stimulante, gaie et parfois morose en même temps, durant laquelle de bonnes idées et propositions ont été engrangées. Notamment nos amis dialectologues venus de l'université de Turin. Je tiens à remercier tout spécialement William Labov et Gillian Sankoff qui nous ont honorés de leur présence et dont les communications ont été écoutées avec le plus grand intérêt par les linguistes de l'université de Lyon. Je tiens aussi à remercier mon épouse Marie-France pour son aide dans l'organisation du colloque ainsi que ses relectures attentives, ainsi que Brigitte Horiot pour ses conseils et informations toujours avisées.

Merci également au Conseil Scientifique et au service de la recherche de l'Université Lyon 3, alors animés par Grégory Lee, à la région Rhône-Alpes qui a soutenu cette manifestation et nous aide depuis en différentes occasions, une région dont l'action en faveur des langues régionales du Rhône-Alpes (francoprovençal, occitan) n'est plus à démontrer[17].

Enfin, depuis le colloque de 2009, plusieurs dialectologues, géolinguistes, onomasticiens, ont disparu. J'évoquerai en particulier Jacques Chaurand (octobre 2009), Martina Pitz (mai 2010), Gaston Tuaillon (juin 2011), René Lepelley (août 2011), Marianne Mulon (octobre 2011), Lothar Wolf (juin 2012).

Tous, et bien d'autres, ont patiemment contribué à constituer cette mémoire du terrain dont on peut se féliciter et qui nous réunissait en 2009.

Ces travaux leur sont dédiés.

Lyon, juin 2012

[17] *Assises des langues régionales*, 21 juin 2012.